

Le phénomène Judas : chronique d'une malédiction

Daniel Marguerat

Exégète, professeur honoraire de l'université de Lausanne.
Faculté de théologie et de sciences des religions

Le phénomène Judas est comme une pyramide posée sur sa pointe : si l'on sait très peu de lui historiquement, sa figure va en s'élargissant dans la littérature chrétienne. Aussi modeste est le résultat de l'enquête historique, aussi impressionnante est sa célébrité dans les écrits chrétiens. Faut-il penser que « moins on en sait, plus on en dit » ?

La figure de Judas a fonctionné comme un formidable écran sur lequel l'Antiquité chrétienne a projeté l'horreur qu'inspirait le drame de la croix. Retour sur la destinée posthume de Judas dans les écrits canoniques et les apocryphes.

Marc : un mystérieux baiser

Tout commence discrètement. Le plus ancien évangile, Marc, garde le voile du mystère : pourquoi l'un des Douze a-t-il été un transfuge ? Sur ses motivations, l'évangéliste se tait. Il signale



Les trente deniers de Judas
Fresque, XVI^e siècle.
Plampinet (Hautes-Alpes),
église Saint-Sébastien. © Berrucomons

que Judas offre aux grands prêtres le moyen de se saisir de Jésus et que ceux-ci, satisfaits, lui proposent une récompense (Marc 14,10-11). Le verbe grec qui définit cette transaction est neutre : *paradidonai* ne signifie pas « trahir », mais « livrer ». Le fameux baiser par lequel Judas identifie son maître à l'intention des gardes, à Gethsémané, reste inexpliqué : Jésus était-il incognito ? Le baiser est le rite de respect d'un disciple à son rabbi, et le salut que les premiers chrétiens échangeaient entre eux à la Cène. Mais le scandale n'est pas que Judas soit juif, comme l'exploitera plus tard la chrétienté médiévale ; tous les disciples sont juifs ! Le scandale est que le Nazaréen ait été livré par l'un de ses intimes, choisi par lui pour l'accompagner. Pour les *Toledot Yeshou*, une légende juive tardive antérieure au X^e siècle, Jésus et ses disciples portent des capuches qui voilent le visage. Yehuda (Judas), raconte-t-on, s'est jeté au cou de Jésus en l'embrassant : « Celui-ci est le Messie. C'est lui que nous voulons adorer et c'est lui que nous voulons craindre. Il est notre père et notre roi. » Judas voulait-il provoquer le Messie à se déclarer et exhiber sa puissance ?

Matthieu : pour trente pièces

Le motif financier n'était qu'un détail chez Marc. Il prend du volume dans l'évangile de Matthieu, où Judas demande aux grands prêtres ce qu'ils sont prêts à lui donner pour qu'il livre Jésus. Réponse : trente pièces d'argent (Matthieu 26,15). La somme est dérisoire. Trente pièces d'argents, ou 120 deniers, est la somme

que vaut un esclave étranger selon l'Exode (21,32). Outre la faiblesse du montant, l'idée est que Judas a agi par intérêt, ajoutant la cupidité à la déloyauté.

L'évangéliste Luc développe, lui, une autre dimension. Avant le dernier repas pris par Jésus avec les siens, « Satan entra en Judas appelé Iscariote, qui était du nombre des Douze » (Luc 22,3). Du coup, le geste de Judas est expliqué par une intrusion du Mal, à laquelle Judas a cédé. Après la Cène, Jésus annonce : « La main de celui qui me livre se sert à cette table avec moi » (Luc 22,21). Et les disciples de s'interroger pour savoir lequel d'entre eux allait faire cela. La surprise est qu'à la différence de l'évangile de Jean, où Jésus s'adressera directement à Judas, le traître ici n'est pas nommé. De plus, il a partagé la Cène avec le Seigneur ! Le lecteur n'échappe pas à cette impression : n'importe lequel pourrait avoir livré le maître. La trahison est la destinée potentielle de tout disciple. Judas devient ici l'exemple d'une défection au cœur même de l'attachement au Christ, d'un consentement au Mal au cœur de la foi. Judas incarne la part de déloyauté qui gît au fond de chacun.

Jean : une figure noircie

L'évolution de la figure de Judas connaît dans le quatrième évangile une brusque accélération : Judas devient une canaille sans scrupule. Dans le dualisme en noir/blanc qu'affectionne cet évangéliste, Judas bascule du côté noir.

Il est démasqué très tôt, lors de l'événement qu'on appelle



La pendaison de Judas

Chapiteau de la cathédrale d'Autun. © Cancre

l'onction à Béthanie (Jean 12,1-8). Marie use d'une quantité de parfum très coûteux pour baigner les pieds de Jésus et les essuyer de ses cheveux. Alors que chez Matthieu le geste étonne les disciples, l'indignation est ici le fait d'un seul, Judas : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers,

pour les donner aux pauvres ? » Et l'évangéliste de commenter : « Il parla ainsi, non qu'il eût souci des pauvres mais parce qu'il était voleur et que, chargé de la bourse, il dérobait ce qu'on y déposait. » Titulaire de la caisse du groupe, Judas est un homme corrompu. L'évangéliste fait remonter la dépravation de Judas avant la Passion : depuis toujours, il s'est montré menteur et cupide. Son souci des pauvres n'est que le camouflage hypocrite de son amour de l'argent.

La scène du lavement des pieds (Jean 13) est centrée sur la figure de Pierre, mais Judas y a son rôle. « Déjà le diable avait jeté au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, la pensée de le livrer » (13,2). Les choses, toutefois, vont se dérouler étrangement. À Pierre qui demande à Jésus de désigner le traître, Jésus répond que c'est celui à qui il donnera la bouchée de pain ; et il donne la bouchée à Judas. « Et après la bouchée, Satan entra en lui » (13,27). Comment comprendre cette sorte de « sacrement satanique », comme l'ont appelé des commentateurs ? La théologie propre au quatrième évangile façonne ici le récit. D'un côté, la mort de Jésus est l'œuvre du Mal, l'œuvre des ténèbres : Satan cherche un complice et l'a trouvé en Judas. D'un autre côté, Jésus n'est pas le jouet du destin ; il domine les événements, consent à sa mort, et en gouverne même les modalités. Judas est à la fois le médiateur du Mal et l'instrument d'un dessein divin qui transformera la croix en lieu de salut. « Ce que tu as à faire, fais-le vite », conclut Jésus. À Gethsémané, c'est Judas qui conduit une troupe où

se mêlent forces de police juive et soldats romains (Jean 18). La figure de Judas est devenue « une image destinée à effrayer : surtout ne pas devenir comme lui, surtout ne pas perdre la foi, ne pas devenir la proie de Satan et être privé du salut à jamais » (Hans-Josef Klauck).

Une mort pathétique

La mort, ou plutôt les morts, de Judas sont pathétiques. Le Nouveau Testament présente deux versions. Selon Matthieu 27,3-19, Judas se repent (« J'ai péché en livrant un sang innocent »); mais il succombe sous le poids de sa culpabilité et se pend. Selon les Actes des apôtres, Judas meurt accidentellement : il tombe en avant, son corps éclate et ses entrailles se répandent à terre (Actes 1,17-20). Cette mort répugnante est le lot des grands impies châtiés par Dieu. La littérature rapporte une fin aussi misérable d'Antiochus Épiphanes le roi impie, du cruel Hérode, de Catulle l'ennemi des juifs, de l'empereur Galère persécuteur des chrétiens. Il est pensable que Judas soit mort tôt. Deux légendes ont couru sur la fin que les chrétiens lui souhaitaient; elles se sont cristallisées l'une et l'autre dans le Nouveau Testament.

Pervers ou héros

Au-delà du Nouveau Testament, des écrits apocryphes accentuent la dimension répulsive du personnage, devenu la quintessence de la perversion attribuée aux juifs.



La mort de Judas

Fresque, XVI^e siècle. Plampinet (Hautes-Alpes), église Saint-Sébastien.
© D. R.

Dans l'*Évangile arabe de l'enfance* (VI^e siècle?), Judas est un bébé possédé par Satan qui « voulut mordre le Seigneur Jésus, mais il n'y parvint pas ». Il frappe néanmoins le flanc droit de l'enfant Jésus, qui se met à pleurer; c'est à cet endroit précis que le côté de Jésus sera transpercé d'une lance à la Passion. Le mal remonte : c'est l'enfant Judas, non seulement l'adulte, qui est vecteur de l'hostilité à Dieu.

Dans un fragment copte de l'*Évangile de Barthélemy* (V^e siècle), c'est la femme de Judas qui le pousse à trahir et c'est elle qui empoche l'argent que son mari détourne de la caisse des pauvres. Le geste de Judas devient la réduplication du péché originel, dont l'exégèse ancienne attribuait l'initiative à Ève.

L'*Évangile de Judas*, un écrit copte de 150 environ, est l'exception qui confirme la règle. Judas a le statut d'un disciple privilégié par Jésus, bénéficiaire d'un enseignement ésotérique dont les Douze sont privés. Lui seul sera promu au rang d'« étoile ». Jésus le charge de « sacrifier l'homme qui me porte ». En clair, cela signifie que le Sauveur spirituel demande à Judas d'aider à faire mourir sa dimension corporelle, afin de libérer l'essence divine en lui qui rejoindra le ciel. La lecture gnostique qui s'exprime là émane d'une communauté s'opposant à l'idée de l'incarnation, qui est défendue par ce qui deviendra l'orthodoxie chrétienne. Cherchant une caution à sa doctrine, elle répudie et ridiculise les Douze, choisissant celui que le christianisme majoritaire noircit. Élire Judas comme figure prioritaire et réceptacle de la « vraie » doctrine confirme, paradoxalement, ce qui se passait du côté du christianisme majoritaire : le maudit du christianisme orthodoxe est érigé en idole des minoritaires. Modèle ou contre-modèle, héros ou pervers, Judas est devenu l'otage de théologies opposées. ●

Pour aller plus loin

Judas, un disciple de Jésus.

Exégèse et répercussions historiques

par Hans-Josef Klauck, coll. « Lectio divina », éd. du Cerf, 2006.